

Le bonheur : un idéal universel mais au contenu problématique

A - Aristote – *Ethique à Nicomaque*. Le bonheur est le Souverain Bien.

Si donc il y a, de nos activités, **quelque fin que nous souhaitons par elle-même**, et les autres seulement à cause d'elle, et si nous ne choisissons pas indéfiniment une chose en vue d'une autre (car on procéderait ainsi à l'infini, de sorte que le désir serait futile et vain), il est clair que **cette fin-là ne saurait être que le bien, le Souverain Bien**. N'est-il pas vrai dès lors que, pour la conduite de la vie, la connaissance de ce bien est d'un grand poids, et que, semblables à des archers qui ont une cible sous les yeux, nous pourrions plus aisément atteindre le but qui convient ? S'il en est ainsi, nous devons essayer d'embrasser, tout au moins dans ses grandes lignes, la nature du Souverain Bien, et de dire de quelle science particulière il relève. [...] **Sur son nom en tout cas, la plupart des hommes sont pratiquement d'accord : c'est le bonheur, au dire de la foule aussi bien que des gens cultivés; tous assimilent le fait de bien vivre et de réussir au fait d'être heureux**. Par contre, en ce qui concerne la nature du bonheur, on ne s'entend plus, et les réponses de la foule ne ressemblent pas à celle des sages. Les uns, en effet, identifient le bonheur à quelque chose d'apparent et de visible, comme le plaisir, la richesse ou l'honneur; pour les uns c'est une chose et pour les autres une autre chose; souvent le même homme change d'avis à son sujet : malade, il place le bonheur dans la santé, et pauvre, dans la richesse; à d'autres moments, quand on a conscience de sa propre ignorance, on admire ceux qui tiennent des discours élevés et dépassent notre portée. Passer en revue la totalité de ces opinions est sans doute assez vain ; il suffit de s'arrêter à celle qui sont le plus répandues ou qui paraissent avoir quelque fondement rationnel.

B - Blaise Pascal, *Pensées* - universalité du désir d'être heureux et de l'épreuve de l'impossibilité du bonheur.

Tous les hommes recherchent d'être heureux ; cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre, et que les autres n'y vont pas, est ce même désir, qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. **C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre**. Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, **jamais personne, sans la foi, n'est arrivée à ce point où tous visent continuellement**. Tous se plaignent : princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieux, jeunes ; forts, faibles ; savants, ignorants ; sains, malades ; de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions. **Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme, devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts ; mais l'exemple nous instruit peu**. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence ; et c'est de là que nous attendons

que notre attente ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Et ainsi, le présent ne nous satisfaisant jamais, **l'expérience nous dupe, et, de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort.**

C - Schopenhauer, *L'art d'être heureux*. Bonheur et âges de la vie : conception positive et conception négative du bonheur.

Ce qui rend malheureuse la première moitié de la vie, qui a tant d'avantages par rapport à la seconde, c'est **la chasse au bonheur à partir du ferme présumé qu'il doit être accessible durant la vie**. De là naissent l'espoir perpétuellement trompé et l'insatisfaction. Des images trompeuse d'un **bonheur rêvé indéterminé**, sous des formes choisies par caprice, trottent dans nos têtes, et nous cherchons en vain leur archétype. **Durant la seconde moitié de la vie, c'est l'inquiétude devant le malheur qui s'est installée à la place de l'aspiration toujours insatisfaite au bonheur**. Savoir que faire devant cette inquiétude est cependant objectivement possible. Car désormais nous sommes enfin guéris du présumé évoqué à l'instant et **nous ne cherchons que la tranquillité et, autant que faire se peut, l'absence de souffrance, d'où peut naître un état sensiblement plus satisfait que le précédent** : en effet, il désire quelque chose qu'on peut atteindre, celui qui surmonte les privations de la seconde moitié de l'existence.

D - Luc Ferry – Bonheur, bien-être et sens de la vie : l'idéal du bonheur, en tant qu'il ne se confond pas avec celui du bien-être, intègre la question du sens de la vie.

Le bonheur se réduit-il au bien-être ? (...) En première approximation, on pourrait dire que la santé est une des conditions du bien-être, qui est lui-même une condition du bonheur. Mais qu'ajoute au juste ce dernier terme aux deux autres ? Un jour qu'un magazine nous avait réunis pour un débat, Boris Cyrulnik me raconta cette petite fable qu'il avait trouvée quelque part dans Peguy. Une voiture est stoppée sur la route par un chantier. Un ouvrier casse des cailloux à l'aide d'une lourde masse, la figure déformée par l'effort et la fatigue. Le chauffeur l'interroge. Que faites-vous ? Je prépare du mortier, répond l'ouvrier, qu'il pleuve ou qu'il vente, et c'est un métier de chien ! Le cocher reprend son chemin et tombe sur un second chantier, identique au premier. Un homme, là aussi, broie des pierres, mais il semble plus serein. A la même question, la réponse est différente : oui, le métier est dur, c'est vrai, mais il permet du moins de travailler au grand air et de nourrir la famille, ce qui n'est déjà pas si mal. Le chauffeur repart et croise un troisième chantier. Même travail, même lourde masse, mais cette fois-ci l'homme a l'air aux anges, le visage illuminé. Intrigué, le conducteur repose sa question. Moi ? Je construis une cathédrale, lui dit l'infatigable travailleur, et sa réponse, bien sûr, dévoile la signification de la fable : elle suggère que **l'idée de bonheur suppose, à la différence du seul bien-être, qu'on prenne en compte la dimension du sens de la**

vie. Elle est même l'élément essentiel, celui qui fait la différence entre le bien-être animal et le bonheur humain.

Le bonheur des sages

1) L'éthique comme doctrine de la vertu et du bonheur : Quelle est la vie bonne selon la nature ? Platon, *Gorgias*.

Gorgias est un dialogue de Platon dans lequel Socrate s'entretient avec un célèbre professeur de rhétorique nommé Gorgias, ainsi qu'avec deux disciples de celui-ci, Polos et Calliclès. Platon, par l'intermédiaire de Socrate, définit la rhétorique (l'art de l'orateur) comme un "art de la flatterie", un usage du discours destiné à séduire un auditoire afin de faire triompher une cause dans un prétoire ou une assemblée, que cette cause soit juste ou non. La rhétorique est aussi l'art de "faire de l'argument de plus faible l'argument le plus fort", un art de tromper à la fois sur le Vrai et sur le Bien. Le philosophe se distingue donc de la rhétorique comme le médecin du confiseur : le marchand de bonbons séduit davantage les enfants que le médecin, lequel leur impose certes d'amères potions, mais pour leur bien. Au final, le choix entre ces deux usages du discours que sont la rhétorique et la philosophie dépend de la fin recherchée : le philosophe désire connaître le juste pour vivre selon la justice, tandis que la rhétorique est, dans le contexte de la démocratie athénienne, le moyen le plus adapté pour obtenir la victoire dans un procès ou conquérir le pouvoir sur l'Agora. Le dialogue s'achève par un échange musclé entre Socrate et Calliclès, un jeune disciple de Gorgias qui assume sans détour la fin au regard de laquelle la rhétorique n'est qu'un moyen : il veut la domination, condition de la liberté et du bonheur. Le personnage de Calliclès est donc pour Socrate une "pierre de touche", en ce sens qu'il amène à poser les questions morales essentielles : être libre, est-ce faire ce qu'il nous plaît ? Une vie heureuse, est-ce une vie de plaisirs, l'assouvissement de tous ses désirs ? L'éthique (les vertus, tempérance et justice) n'est-elle qu'une convention contre-nature qui dissimule la réalité de de l'âme humaine ? Les hommes désirent-ils la justice pour elle-même ou par intérêt?

CALLICLES

Comment un homme pourrait-il être heureux s'il est esclave de quelqu'un d'autre ? Veux-tu savoir ce que sont **le beau de le juste selon la nature** ? Hé bien, je vais te le dire franchement ! Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres

passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement – j'en ai déjà parlé – est une vilaine chose. C'est ainsi qu'elle réduit à l'état d'esclaves les hommes dotés d'une plus forte nature que celle des hommes de la masse; et ces derniers, qui sont eux-mêmes incapables de se procurer les plaisirs qui les combleraient, font la louange de la tempérance et de la justice à cause du manque de courage de leur âme. Car, bien sûr, pour tous les hommes qui, dès le départ, se trouvent dans la situation d'exercer le pouvoir, qu'ils soient nés fils de roi ou que la force de leur nature les ait rendus capables de s'emparer du pouvoir – que ce soit le pouvoir d'un seul homme ou celui d'un groupe d'individus –, oui, pour ces hommes-là, qu'est-ce qui serait plus vilain et plus mauvais que la tempérance et la justice ? Ce sont des hommes qui peuvent jouir de leurs biens, sans que personne y fasse obstacle, et ils se mettraient eux-mêmes un maître sur le dos, en supportant les lois, les formules et les blâmes de la masse des hommes ! Comment pourraient-ils éviter, grâce à ce beau dont tu dis qu'il est fait de justice et de tempérance, d'en être réduit au malheur, s'ils ne peuvent pas, lors d'un partage, donner à leurs amis une plus grosse part qu'à leurs ennemis, et cela, dans leurs propres cités, où eux-mêmes exercent le pouvoir ! Écoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : **si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, demeure dans l'impunité, ils font la vertu et le bonheur ! Tout le reste, ce ne sont que des manières, des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature.** Rien que des paroles en l'air, qui ne valent rien.

SOCRATE

Je veux te convaincre, pour autant que j'en sois capable, de changer d'avis et de **choisir, au lieu d'une vie dérégulée, que rien ne comble, une vie d'ordre, qui est contente de ce qu'elle a et qui s'en satisfait.** (...) Regarde bien si ce que tu veux dire, quand tu parles de deux genres de vie, une vie d'ordre et une vie de dérèglement, ne ressemble pas à la situation suivante. Suppose qu'il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, et cet homme a encore bien d'autres tonneaux, remplis de toute sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir, et qu'on obtient qu'au terme de maints travaux pénibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'a plus à y verser quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est tranquille. L'autre homme, quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficile à recueillir, mais comme ses récipients sont percés et fêlés, il

serait forcé de les remplir sans cesse, jour et nuit, en s'infligeant les plus pénibles peines. Alors, regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, de laquelle des deux dis-tu qu'elle est la plus heureuse ? Est-ce la vie de l'homme déréglé ou celle de l'homme tempérant ? En te racontant cela, est-ce que je te convaincs d'admettre que la vie tempérante vaut mieux que la vie déréglée ? Est-ce que je ne te convaincs pas ?

CALLICLES

Tu ne me convaincs pas, Socrate. Car l'homme dont tu parles, celui qui a fait le plein en lui-même et en ses tonneaux, n'a plus aucun plaisir, il a exactement le type d'existence dont je parlais tout à l'heure : il vit comme une pierre. S'il a fait le plein, il n'éprouve plus ni joie ni peine. Au contraire, la vie de plaisirs est celle où on verse et on reverse autant qu'on peut dans son tonneau !

2) L'hédonisme d'Epicure (Lettre à Ménécée)

Il faut se rendre compte que parmi nos désirs les uns sont naturels, les autres vains, et que, parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires et les autres naturels seulement. Parmi les désirs nécessaires, les uns sont nécessaires pour le bonheur, les autres pour la tranquillité du corps, les autres pour la vie même. Et, en effet, une étude non erronée des désirs doit rapporter tout choix et tout rejet à la santé du corps et à l'ataraxie¹ de l'âme, puisque c'est là la perfection même de la vie heureuse. Car nous faisons tout afin d'éviter la douleur physique et le trouble de l'âme. Lorsqu'une fois nous y avons réussi, toute l'agitation de l'âme tombe, le vivant n'ayant plus à s'acheminer vers quelque chose qui lui manque, ni à chercher autre chose pour parfaire le bien-être de l'âme et celui du corps. Nous n'avons en effet besoin du plaisir que quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur ; et quand nous n'éprouvons pas de douleur nous n'avons plus besoin de plaisir. C'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse. En effet, d'une part, le plaisir est reconnu par nous comme le bien primitif et conforme à notre nature, et c'est de lui dont nous partons pour déterminer ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter ; d'autre part, c'est toujours à lui que nous aboutissons, puisque ce sont nos affections qui nous servent de règle pour mesurer et apprécier tout bien quelconque si complexe qu'il soit. [...] En tout cas, chaque plaisir et chaque douleur doivent être appréciés par une comparaison des avantages et des inconvénients à attendre. Car le plaisir est toujours le bien, et la douleur le mal ; seulement il y a des cas où nous traitons le bien comme un mal, et le mal, à son tour, comme un bien. C'est un grand bien à notre avis que de se

¹ L'absence de trouble, la sérénité.

suffire à soi-même, non qu'il faille toujours vivre de peu, mais afin que si l'abondance nous manque, nous sachions nous contenter du peu que nous aurons, bien persuadés que ceux-là jouissent le plus vivement de l'opulence qui ont le moins besoin d'elle, et que tout ce qui est naturel est aisé à se procurer, tandis que ce qui ne répond pas à un désir naturel est malaisé à se procurer. En effet, des mets simples donnent un plaisir égal à celui d'un régime somptueux si toute la douleur causée par le besoin est supprimée, et, d'autre part, du pain d'orge et de l'eau procurent le plus vif plaisir à celui qui les porte à sa bouche après en avoir senti la privation. L'habitude d'une nourriture simple et non pas celle d'une nourriture luxueuse, convient donc pour donner la pleine santé, pour laisser à l'homme toute liberté de se consacrer aux devoirs nécessaires de la vie, pour nous disposer à mieux goûter les repas luxueux, lorsque nous les faisons après des intervalles de vie frugale, enfin pour nous mettre en état de ne pas craindre la mauvaise fortune.

3) Les Stoïciens (Épictète, Sénèque, Marc Aurèle)

A - La distinction fondamentale : ce qui dépend de nous, ce qui n'en dépend pas.

Épictète, Manuel, I, 1-3. - Il y a **ce qui dépend de nous**, il y a **ce qui ne dépend pas de nous**. Dépendent de nous le jugement, l'impulsion, le désir, l'aversion, en un mot toutes nos oeuvres propres; ne dépendent pas de nous le corps, la richesse, la réputation, le pouvoir, en un mot toutes les choses qui ne sont pas nos oeuvres propres. Les choses qui dépendent de nous sont naturellement libres, sans empêchement, sans entrave; celles qui ne dépendent pas de nous sont fragiles, serves, facilement empêchées, propres à autrui. Rappelle-toi donc ceci : si tu prends pour libre ce qui par nature est esclave, et propre à toi ce qui propre à autrui, tu seras entravé, affligé, le trouble t'envahira, tu accuseras les dieux et les hommes; mais **si tu prends pour tien seulement ce qui est tien, pour propre à autrui ce qui est, de fait, propre à autrui**, personne, jamais, ne te contraindra ni ne t'empêchera, tu n'adresseras à personne accusation ni reproche, **tu ne feras absolument rien contre ton gré, personne ne te nuira, tu n'auras pas d'ennemi, car tu ne souffriras aucun dommage.**

Sénèque, Lettres à Lucilius, 96, 1. - Tu as donc tant d'indignation et de chagrin ? Tu ne comprends pas qu'il **n'y a dans ce qui t'émeut pas d'autre mal que ton indignation et tes plaintes !** Veux-tu que je te le dise ? A mes yeux **le seul malheur auquel est exposé un homme, c'est qu'il existe dans toute la nature quelque chose qui soit pour lui un malheur.**

B – Le consentement au Destin.

Épictète, Manuel, §8 – Ne cherche pas à ce que ce qui arrive arrive comme tu le veux, mais **veille que ce qui arrive arrive comme il arrive, et tu seras heureux.**

Sénèque, Lettres à Lucilius, 98,5 - **Dis-toi, chaque fois que l'évènement sera contraire à ton attente : "Les dieux ont mieux jugé que moi."** Quand l'âme est ainsi disposée, rien ne peut plus nous arriver, mais on arrive à cette disposition que si l'on s'est représenté la loi des vicissitudes humaines en toute sa portée avant d'en avoir subi les effets : si l'on a enfants, femme, patrimoine en se disant qu'en tout cas on ne les possédera pas toujours et que si la possession échappe, on n'en sera pas pour cela plus malheureux.

C – Le non-attachement.

Épictète, Entretiens, III, 84-89 - Le premier et principal exercice, celui qui mène d'emblée aux portes du bien, c'est **lorsqu'une chose nous attache, de considérer qu'elle n'est pas de celles qu'on peut vous enlever**, qu'elle est du même genre qu'une marmite ou une coupe de cristal, dont on ne se trouble pas lorsqu'elle se brise, parce qu'on se rappelle ce qu'elle est. Il en est de même ici : **si tu embrasses ton enfant, ton frère ou ton ami, ne t'abandonne pas sans réserve à ton imagination (...)** rappelle-toi que tu aimes un mortel, un être qui n'est aucunement toi-même. **Il t'a été accordé pour le moment, mais pas pour toujours, ni sans qu'il puisse t'être enlevé.** (...) Quel mal y a-t-il à murmurer entre ses dents, tout en embrassant son enfant : "demain, il mourra".

D – La sagesse, clé du bonheur invulnérable

Sénèque, Lettres à Lucilius, 59, 17 - Le sage idéal abonde en joie, en gaieté paisible. **Rien ne saurait l'émouvoir.** Il vit de pair avec les dieux. Et maintenant, examine-toi. Jamais tu n'es d'humeur chagrine ? **Nulle espérance n'éveille dans ton âme une attente de l'avenir ?** (...) Alors tu es parvenu au comble du bonheur humain.

Épictète, Entretiens, Livre III, XXIV - S'il arrive un de ces accidents qu'on appelle désagréables, ce qui allègera ta peine, c'est qu'il n'était pas inattendu (...) **Tu te diras : "je savais que j'étais mortel.** Je savais que je pouvais quitter mon pays, je savais que l'on pouvait m'exiler, je savais que l'on pouvait me conduire en prison." Ensuite, si tu fais un retour sur toi-même, et si tu cherches de quel domaine fait partie l'accident, **tu te souviendras tout de suite qu'il est du domaine des choses qui ne dépendent pas de notre volonté, qui ne sont pas nôtres.**

Sénèque, De la tranquillité de l'âme, XIII, 3 - **Il n'arrive rien au sage contre son attente : nous ne le soustrayons pas aux accidents humains, mais bien aux erreurs humaines, et toutes choses lui adviennent, non pas selon ses désirs, mais selon ses prévisions.** Or, ce qu'il prévoit avant tout, c'est que des obstacles peuvent toujours contrecarrer ses projets. N'est-il d'ailleurs pas évident que la peine causée par une déception est bien plus légère quand on ne s'est pas formellement promis le succès d'avance.

Sénèque, Lettre à Lucilius, 76, 33-35 - **Homme, je me tiens prêt aux accidents de l'humaine condition. D'un mal qu'on s'est représenté d'avance le choc arrive amorti.** Mais aux sots qui ont foi en la Fortune, toujours les événements de ce monde présente un aspect nouveau et surprenant. (...) C'est pourquoi le sage se rend familiers les maux à venir. (...) Le sage sait toujours que le coup devait lui arriver; **quoiqu'il advienne, il peut dire : "je le savais".**

E – Vivre au présent

Sénèque, Lettres à Lucilius, 88, 17 - L'heure me trompe lorsqu'elle m'épargne; mais non ! Même alors elle ne me trompe pas. Car je sais que tous les accidents sont possibles, je sais aussi qu'ils ne se produisent pas dans tous les cas. C'est pourquoi **j'attends la prospérité en homme préparé à l'adversité.**

Sénèque – Lettres à Lucilius, 101, 10 - Hâte-toi de vivre et **compte chaque journée pour une vie distincte.** L'homme qui s'est donné cette armature, celui qui a vécu chaque jour sa vie complète, possède la sécurité; mais **qui a l'espoir comme raison de vivre voit le présent lui échapper d'heure en heure.** Alors entre en lui l'appétit de la durée, ce sentiment si misérable qui rend toutes choses si misérables : la peur de la mort.

Marc-Aurèle, Pensées, II, 5 - Il faut accomplir chaque action de la vie comme si c'était la dernière.

Emmanuel KANT : la distinction entre doctrine du devoir et doctrine du bonheur

1 - Emmanuel Kant, *Fondation de la métaphysique des mœurs, première section (1785) – Seule la bonne volonté (le désintéressement) fait la valeur morale de la personne*

Il n'y a nulle part quoi que ce soit dans le monde, ni même en général hors de celui-ci, qu'il soit possible de penser et qui pourrait sans restriction être tenu pour bon, à l'exception d'une volonté bonne. **L'intelligence, la vivacité, la faculté de juger, tout comme les autres talents de l'esprit, de quelque façon qu'on les désigne, ou bien le courage, la résolution, la constance dans les desseins, en tant que propriétés du tempérament, sont sans doute, sous bien des rapports, des qualités bonnes et souhaitables; mais elles peuvent aussi devenir extrêmement mauvaises et dommageables si la volonté qui doit se servir de ces dons de la nature, et dont les dispositions spécifiques s'appellent pour cette raison caractère, n'est pas bonne.** Il en va exactement de la même manière avec les dons de la fortune. **Le pouvoir, la richesse, la considération, même la santé et le bien-être, le contentement complet de son état (ce qu'on entend par le terme de bonheur),**

donnent du coeur à celui qui les possède et ainsi, bien souvent, engendre aussi l'outrecuidance, quand il n'y a pas une volonté bonne qui redresse l'influence exercée sur l'âme par ces bienfaits, ainsi que, de ce fait, tout le principe de l'action, pour orienter vers des fins universelles; (...) Bien plus : il existe certaines qualités qui sont favorables à cette volonté bonne elle-même et qui peuvent fortement faciliter son oeuvre, mais qui, néanmoins, ne possèdent intrinsèquement aucune valeur absolue et présupposent au contraire toujours encore une volonté bonne, ce qui limite la haute estime qu'on leur porte par ailleurs à juste titre et ne permet pas de les tenir pour absolument bonnes. **La modération dans les affects et les passions, la maîtrise de soi, la sobriété de réflexion ne sont pas seulement bonnes à bien des égards, mais elles semblent même constituer une dimension de la valeur intrinsèque de la personne; reste qu'il s'en faut de beaucoup qu'on puisse les déclarer bonnes sans restriction** (quand bien même elles ont été valorisées de manière inconditionnée par les Anciens). Car sans les principes d'une volonté bonne, elles peuvent devenir extrêmement mauvaises, et le sang-froid d'un vaurien le rend, non seulement bien plus dangereux, mais aussi immédiatement, à nos yeux, plus abominable encore que nous ne l'eussions estimé sans cela.

2 - E. KANT - Le bonheur est un concept indéterminé, un idéal de l'imagination.

Le concept de bonheur est un concept si indéterminé, que, **malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et il veut**. La raison en est que tous les éléments qui font partie du concept du bonheur sont dans leur ensemble empiriques, c'est-à-dire qu'ils doivent être empruntés à l'expérience, et que cependant, **pour l'idée du bonheur, un tout absolu, un maximum de bien-être dans mon état présent et dans toute ma condition future, est nécessaire**. Or, il est impossible qu'un être fini, si clairvoyant et en même temps si puissant qu'on le suppose, se fasse un concept déterminé de ce qu'il veut ici véritablement. Veut-il la richesse ? Que de soucis, que d'envie, que de pièges ne peut-il pas par là attirer sur sa tête ! Veut-il beaucoup de connaissances et de lumières ? Peut-être cela ne fera-t-il que lui donner un regard plus pénétrant pour lui représenter d'une manière d'autant plus terrible les maux qui jusqu'à présent se dérobaient encore à sa vue et qui sont pourtant inévitables, ou bien que charger de plus de besoins encore ses désirs qu'il a déjà bien assez de peine à satisfaire. Veut-il une longue vie ? Qui le garantit que ce ne serait pas une longue souffrance ? Veut-il du moins la santé ? Que de fois l'indisposition du corps a détourné d'excès où aurait fait tomber une santé parfaite, etc. ! Bref, il est incapable de déterminer avec une entière certitude d'après quelque principe ce qui le rendrait véritablement heureux : pour cela il lui faudrait l'omniscience. [...] Il n'y a pas d'impératif qui puisse commander, au sens strict du mot, de faire ce qui rend heureux, parce que **le bonheur est un idéal, non de la raison, mais de l'imagination**, fondé uniquement sur des principes empiriques, dont on attendrait vainement qu'ils puissent déterminer une

action par laquelle serait atteinte la totalité d'une série de conséquences en réalité infinie.

3 - E. KANT - Contre l'eudémonisme moral : devoir et bonheur, deux fins distinctes.

On a conçu un certain bonheur *moral* ne reposant pas sur des causes empiriques, ce qui est une monstruosité se contredisant elle-même. Certes, l'homme pensant, quand il l'a emporté sur ce qui l'incite au vice et qu'il est conscient d'avoir fait son devoir souvent amer, se trouve dans un état de tranquillité de l'âme et de contentement que l'on peut sans doute fort bien appeler bonheur, où la vertu est sa propre récompense. Or, *l'eudémone* dit : ce plaisir, ce bonheur est le véritable principe moteur qui fait que l'homme agit vertueusement. Ce ne serait pas le concept du devoir qui déterminerait *immédiatement* sa volonté, mais il serait conduit à faire son devoir uniquement par la médiation du bonheur dont il aurait la perspective. Il est clair toutefois que, puisqu'il ne peut se promettre cette récompense de la vertu qu'à partir de la conscience d'avoir fait son devoir, cette dernière ne peut en fait que venir en premier; autrement dit, il lui faut se trouver obligé de faire son devoir avant même et sans qu'il pense que le bonheur sera la conséquence de l'observation du devoir.

E. KANT – Critique de l'eudémonisme religieux.

Supposons que nous puissions atteindre une connaissance de l'existence de Dieu par l'expérience (même si l'on ne peut pas un instant en imaginer la possibilité) ou par une autre méthode, supposons de plus que nous puissions en être convaincus aussi positivement en fait que par l'intuition, alors toute moralité disparaîtrait. Dans chaque action l'homme se représenterait immédiatement Dieu comme celui qui récompense et celui qui venge. Cette image s'imprimerait involontairement dans son âme et, à la place de motivations morales, interviendraient l'espoir d'une récompense et la crainte d'une punition : l'homme serait vertueux en raison d'impulsions sensibles.

4 - E. KANT - Conseils hédonistes. Si l'on veut maintenir vivante la faculté des sens, il ne faut pas commencer par les impressions fortes (car elles nous rendent insensibles à celles qui leur succèdent), mais il faut bien plutôt se les refuser initialement et se mesurer les impressions avec parcimonie pour pouvoir aller toujours plus haut. (...) Jeune homme ! Interdis-toi la satisfaction (du plaisir, de la débauche, de l'amour, etc.), non pas certes dans l'intention stoïcienne de vouloir t'en priver absolument, mais **dans le dessein, finement épicurien, d'avoir en perspective une jouissance susceptible de devenir encore toujours plus grande.** Ce souci d'économiser le capital constitué par ton sentiment vital te rend en réalité, par le délai imposé à ta jouissance, plus riche, quand bien même, à la fin de ta vie, tu devrais avoir renoncé, pour une grande part, à en profiter.

Blaise Pascal, *Pensées*. Misère de l'homme sans Dieu : ennui et divertissement.

194 – 427 - Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu.

168-144 – *Divertissement*. Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser.

131 - 622 – *Ennui*. Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.

164-36 - Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement, et dans la pensée de l'avenir ? Mais, ôtez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui; ils sentent alors leur néant sans le connaître; car c'est bien être malheureux que d'être dans une tristesse insupportable, aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti.

139 – 136 – *Divertissement*. Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai dit souvent que **tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre**. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville; et **on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir**.

Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans **le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près**.

Quelque condition qu'on se figure, où l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'en imagine, accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement, et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point, il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent, des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont

inévitables; de sorte que, s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et se divertit.

(...) **Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi, et l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.** (...)

Ainsi s'écoule toute la vie. **On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable; car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles qui nous menacent.** Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir du fond du coeur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

Ainsi **l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui**, par l'état propre de sa complexion; et **il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffise pour le divertir.** (...) Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se dupe lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion, et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez point : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps là; et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêchent l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. **Sans divertissement, il n'y a point de joie; avec le divertissement, il n'y a point de tristesse.** Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

465 – 407. Les stoïques disent: "Rentrez au-dedans de vous-mêmes; c'est là où vous trouverez votre repos." Et cela n'est pas vrai. Les autres disent : "Sortez en dehors : recherchez le bonheur en vous divertissant." Et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent. **Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous; il est en Dieu, et hors et dans nous.**

171 – 136 – *Misère*. La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. **Mais le divertissement amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.**

Arthur Schopenhauer (1788-1860), *Le monde comme volonté et comme représentation* (1818) -

A – La vie se passe entre la souffrance et l'ennui

Déjà en considérant la nature brute, nous avons reconnu pour son essence intime l'effort, un effort continu, sans but, sans repos ; mais chez la bête et chez l'homme, la même vérité éclate bien plus évidemment. **Vouloir, s'efforcer, voilà tout leur être** ; c'est comme une soif inextinguible. Or tout vouloir a pour principe un besoin, un manque, donc une douleur ; c'est par nature, nécessairement, qu'ils doivent devenir la proie de la douleur. Mais que la volonté vienne à manquer d'objet, qu'une prompte satisfaction vienne à lui enlever tout motif de désirer, et les voilà tombés dans un vide épouvantable, dans l'ennui ; leur nature, leur existence leur pèse d'un poids intolérable. **La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui** ; ce sont là les deux éléments dont elle est faite, en somme. De là ce fait bien significatif par son étrangeté même : les hommes ayant placé toutes les douleurs, toutes les souffrances dans l'enfer, pour remplir le ciel n'ont plus trouvé que l'ennui.

B – Vanité des désirs et de leur satisfaction

La satisfaction, le bonheur, comme l'appellent les hommes, n'est au propre et dans son essence rien que de négatif , en elle, rien de positif. Il n'y a pas de satisfaction qui, d'elle-même et comme de son propre mouvement, vienne à nous , il faut qu'elle soit la satisfaction d'un désir. **Le désir, en effet, la privation, est la condition préliminaire de toute jouissance.** Or, avec la satisfaction cesse le désir, et par conséquent la jouissance aussi. Donc **la satisfaction, le contentement, ne sauraient être qu'une délivrance à l'égard d'une douleur, d'un besoin,** sous ce nom, il ne faut pas entendre en effet seulement la souffrance effective, visible, mais toute espèce de désir qui, par son importunité, trouble notre repos, et même cet ennui qui tue, qui nous fait de l'existence un fardeau. Maintenant, c'est une entreprise difficile d'obtenir, de conquérir un bien quelconque, pas d'objet qui ne soit séparé de nous par des difficultés, des travaux sans fin. Sur la route, à chaque pas, surgissent des obstacles. **Et la conquête une fois faite, l'objet atteint, qu'a-t-on gagné ? Rien assurément, que de s'être délivré de quelque souffrance, de quelque désir, d'être**

revenu à l'état où l'on se trouvait avant l'apparition de ce désir. Le fait immédiat pour nous, c'est le besoin tout seul, c'est-à-dire la douleur. Pour la satisfaction et la jouissance, nous ne pouvons les connaître qu'indirectement : il nous faut faire appel au souvenir de la souffrance, de la privation passées, qu'elles ont chassées tout d'abord. Voilà pourquoi les biens, les avantages qui sont actuellement en notre possession, nous n'en avons pas une vraie conscience, nous ne les apprécions pas, il nous semble qu'il n'en pouvait être autrement, et en effet, tout le bonheur qu'ils nous donnent, c'est d'écarter de nous certaines souffrances. Il faut les perdre, pour en sentir le prix, **le manque, la privation, la douleur, voilà la chose positive, et qui sans intermédiaire s'offre à nous.**

C – Le bonheur est insensible : le bien-être n'est que la pure négation de la souffrance

Nous sentons la douleur, mais non l'absence de douleur ; le souci, mais non l'absence de souci ; la crainte, mais non la sécurité. Nous ressentons le désir, comme nous ressentons la faim et la soif ; mais le désir est-il rempli, aussitôt il en advient de lui comme de ces morceaux goûtés par nous et qui cessent d'exister pour notre sensibilité, dès le moment où nous les avalons. Nous remarquons douloureusement l'absence des jouissances et des joies, et nous les regrettons aussitôt ; au contraire, la disparition de la douleur, quand même elle ne nous quitte qu'après longtemps, n'est pas immédiatement sentie, mais tout au plus y pense-t-on parce qu'on veut y penser, par le moyen de la réflexion. Seules, en effet, la douleur et la privation peuvent produire une impression positive et par là se dénoncer d'elles-mêmes : **le bien-être, au contraire, n'est que pure négation.** Aussi, n'apprécions-nous pas les trois plus grands biens de la vie, la santé, la jeunesse et la liberté, tant que nous les possédons; pour en comprendre la valeur, il faut que nous les ayons perdus, car ils ne sont que négatifs. **Que notre vie était heureuse, c'est ce dont nous ne nous apercevons qu'au moment où ces jours heureux ont fait place à des jours malheureux.** Autant les jouissances augmentent, autant diminue l'aptitude à les goûter **le plaisir devenu habitude n'est plus éprouvé comme tel.** Mais par là même grandit la faculté de ressentir la souffrance ; car la disparition d'un plaisir habituel cause une impression douloureuse. Ainsi la possession accroît la mesure de nos besoins, et du même coup la capacité de ressentir la douleur. Le cours des heures est d'autant plus rapide qu'elles sont plus agréables, d'autant plus lent qu'elles sont plus pénibles; car **le chagrin, et non le plaisir, est l'élément positif,** dont la présence se faire remarquer. De même nous avons conscience du temps dans les moments d'ennui, non dans les instants agréables. Ces deux faits prouvent que **la partie la plus heureuse de notre existence est celle où nous sentons le moins;** d'où il s'ensuit qu'il vaudrait mieux pour nous ne la pas posséder.

D - Schopenhauer, *L'art d'être heureux*. Bonheur et âges de la vie.

Ce qui rend malheureuse la première moitié de la vie, qui a tant d'avantages par rapport à la seconde, c'est la chasse au bonheur à partir du ferme présupposé qu'il doit être accessible durant la vie. De là naissent l'espoir perpétuellement trompé et l'insatisfaction. Des images trompeuse d'un bonheur rêvé indéterminé, sous des formes choisies par caprice, trottent dans nos têtes, et nous cherchons en vain leur archétype.

Durant la seconde moitié de la vie, c'est l'inquiétude devant le malheur qui s'est installée à la place de l'aspiration toujours insatisfaite au bonheur. Savoir que faire devant cette inquiétude est cependant objectivement possible. Car désormais nous sommes enfin guéris du présupposé évoqué à l'instant et **nous ne cherchons que la tranquillité et, autant que faire se peut, l'absence de souffrance, d'où peut naître un état sensiblement plus satisfait que le précédent** : en effet, il désire quelque chose qu'on peut atteindre, celui qui surmonte les privations de la seconde moitié de l'existence.